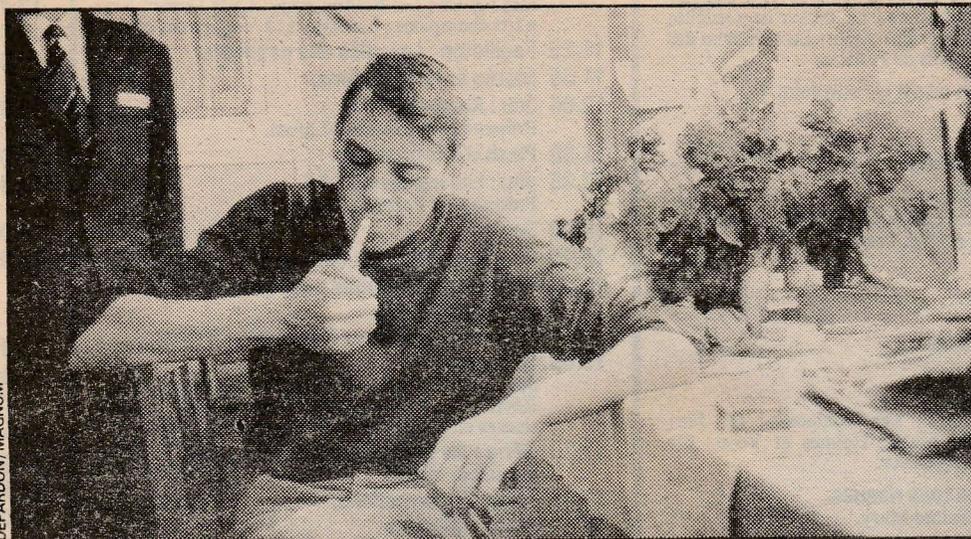


Corps à corps avec le destin



DEPARDON/MAGNUM

« Il y a des moments de désespoir qui ne sont pas tristes. »

TOUT seul, prisonnier du cercle de lumière qui le cloue sur la scène, les gestes maladroits d'emphase et le costume gris tout étriqué, Brel laisse éclater les mots qui disent son enfance. Plan suivant : la voix continue, déchaîne des torrents de mélancolie, tandis que la caméra s'attarde sur des rues endormies de Belgique, sur un cartel Empire rythmant l'éternité d'un intérieur bourgeois, sur un champ labouré, « avec un ciel si bas qu'un canal s'est perdu »...

Le ton est donné pour ce portrait d'une légende, conçu comme un film et épuré de tout ce qui ne serait qu'anecdote ou commémoration larmoyante : évoquer la vie de l'artiste telle qu'il la raconte lui-même dans ses chansons, et surtout, comme le dit Simone Vannier, la réalisatrice, « retracer l'aventure métaphysique de ce fils de bourgeois poussé par la nécessité intérieure : celle de rencontrer son prochain ailleurs que dans la banalité des jours, à hauteur de souffrance et de solitude ».

Même si les sources sont multiples (documents d'archives INA, interviews radiophoniques ou télévisées, reportages réalisés spécialement pour le film sur les lieux qu'a fréquentés Brel), l'ensemble ne manque donc pas d'unité : celle d'un combat perdu contre la mort, bravée dès les premières chansons : les *Moribonds* datent de 1961, et Brel y livre déjà son testament : « C'est dur de mourir au printemps/Mais je pars aux fleurs la paix dans l'âme/... Je veux qu'on rie, je veux qu'on danse. »

Tout naturellement, le film suit dans l'ordre chronologique les différentes étapes de cet itinéraire spirituel. Ce sont d'abord les années d'enfance, celles qui forgent l'anticonformisme à la Rimbaud, la haine du bourgeois et l'admiration pour le

Le film de Simone Vannier retrace l'itinéraire spirituel de Jacques Brel, de ses années d'enfance en Belgique à ses derniers jours aux Marquises. Portrait d'une légende, récit d'un combat perdu contre la mort.

nomade qui n'a rien. Des trottoirs gris sale. Des petites maisons en brique rouge. Ce fils d'industriel bruxellois travaille à l'usine, fréquente les Jeunesses chrétiennes, hante les cabarets, et fait le désespoir de ses parents.

Départ pour Paris. Un hôtel miteux, une salle de spectacle vide. Brel est repéré par Jacques Canetti, et chante aux Trois Baudets. Fin des années d'apprentissage, le triomphe arrive, et l'amertume monte. Les illusions de *la Valse à mille temps* se brisent, et même « quand on n'a que l'amour », on n'est pas vraiment riche : « J'aime plus la tendresse que l'amour. J'aime la chaleur », déclare-t-il alors dans une de ses interviews 1967 : l'adieu à la scène devant le public de l'Olympia. Abus de spectacle. « Lorsque j'écris « soleil », j'ai envie de penser vraiment au soleil, et non à un geste », dit-il en écartant les bras. Il y reviendra pourtant, mais sous une autre forme : celle de la comédie musicale, *l'Homme de la Mancha*, avec Dario Moreno. Don Quichotte : le vagabond en guerre contre la bêtise, la peur, et, toujours,

la mort : « Il me fait peur, il meurt trop bien », confie un jour Dario Moreno.

De cette demi-retraite, le film de Simone Vannier ramène des images émouvantes : Jacques Brel devenu réalisateur et tremblant avant la présentation de son film *Far West*, à Cannes. Ou encore Brel en navigateur, cheveux longs et traits creusés, parlant de Buffalo Bill et de grands voyages sur le pont de son voilier, avec le *Port d'Amsterdam* pour illustration sonore. La fin approche : des Marquises, où il court après le temps, Brel revient avec un album-monument, lancé à la même heure sur toutes les radios : « Mourir, cela n'est rien, mais vieillir, oh ! vieillir... »

Images et mots en contrepoint, avec quelques grands moments à la clef, comme le passage de Brel en studio d'enregistrement. Casque sur les oreilles, tout seul devant son micro, Brel hache ses mots *a cappella*, tronçonne ses phrases. Le visage se crispe, se tord, comme celui d'un personnage de Dreyer. « Il y a des moments de désespoir qui ne sont pas tristes », confie-t-il. Impressionnants, aussi, ces poings serrés devant le micro, vibrant jusqu'à la crampe, tandis que la voix venue d'en haut, d'ailleurs, lance en vain : « Et vous, mes mains, ne tremblez pas... » Comme si la chanson tenait plus du théâtre, du drame, du corps à corps avec le destin.

Il y a bien, ici et là, dans le film de Simone Vannier quelques commentaires superflus, quelques expressions malheureuses, mais l'essentiel est sauvé. « Six pieds sous terre », Brel chante encore : des chansons, ou plutôt « des cris quand la vie fait mal ».

JEAN-LOUIS ANDRÉ.